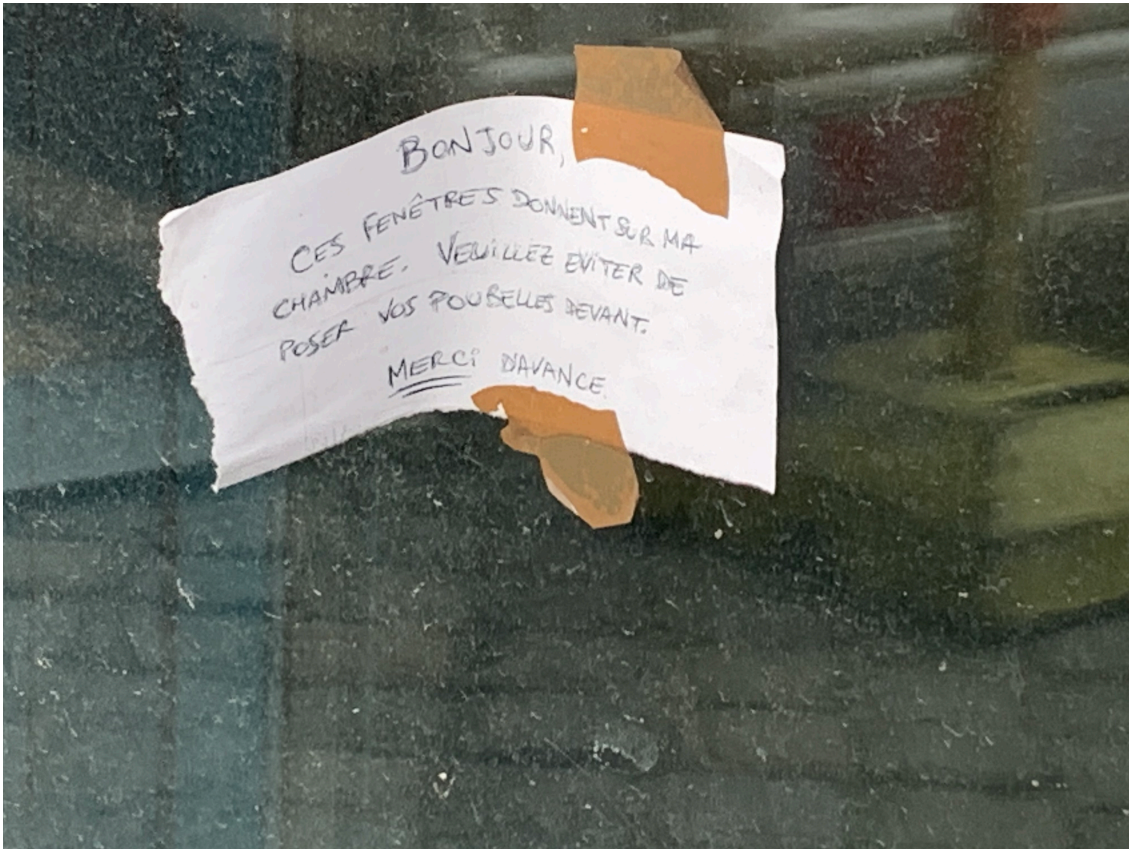


« Ces fenêtres donnent sur ma chambre »

Boulevard de la Constitution – 17 novembre 2020



Dans ce petit mot adressé à ses voisins, le scripteur multiplie les marques de politesse (« bonjour », « merci » souligné deux fois). La demande de civilité (« veuillez éviter de poser vos poubelles devant [ces fenêtres] ») s'énonce civilement. Le respect de l'orthographe, et le choix des lettres capitales très lisibles, exhibent l'appartenance du scripteur à la communauté des citoyens éduqués, dont paraît découler son droit inaliénable à la lumière du jour.

Précédant et motivant la formulation de la demande, l'énoncé « Ces fenêtres donnent sur ma chambre » laisse penser que cette habitation (ce kot ?) ne comporte peut-être qu'une seule « chambre » servant à toutes les fonctions de la vie. Cette inscription remplit plusieurs contraintes : il faut en effet qu'elle soit suffisamment visible pour être repérable et, dans le même temps, suffisamment petite pour ne pas obscurcir inutilement la pièce.

C'est une certaine façon d'habiter, une certaine forme de vie (l'habitant du sous-sol) qui affleure à la fenêtre (le mot « soupirail » dérive du latin *spirare* qui signifie « souffler, respirer » et, par extension, « vivre »). Le passant, destinataire accidentel de ce message, ne peut manquer d'être troublé par cette intimité exposée. Cependant la raison de son trouble s'explique peut-être moins par l'aspect voyeuriste de cette scène (il n'y a pas de rideau) que par les inégalités spatiales qu'elle révèle indirectement. La distribution hiérarchique de l'espace urbain se retrouve en effet, en miroir, dans la situation de sémiologie où le scripteur et le lecteur ne sont pas sur le même niveau : le premier est en position d'infériorité vis-à-vis du second qui le regarde de haut dès lors qu'il lit son inscription, en plongée.

À travers cette inscription, c'est le refoulé de l'espace urbain, enseveli derrière les poubelles, qui tout à coup *refait surface*.